



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modès, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODÈS.

Le plus grand malheur de la mode est que, plus elle est charmante et gracieuse, plus vite elle se généralise et tombe dans la vulgarité.

Comment faire cependant pour produire toujours de l'inédit, conserver un genre qui n'ait point d'imitation possible, et qui ne soit pas exposé à rencontrer bientôt, sur les trottoirs, la mode qu'on s'est imaginé ne devoir être connue que dans les salons les plus distingués?

Le seul palliatif à cet inconvénient est de n'adopter que les élégances d'une telle recherche, qu'elles deviennent impossibles à la masse ; ainsi, les très-belles soieries, les plus fines dentelles, les broderies les plus artistement exécutées, la ravissante chaus-

sure qui sortira de chez Caux<sup>1</sup>, l'éventail de Duvelleroy<sup>2</sup>, les mouchoirs de la *Sublime-Porte*<sup>3</sup>, et les parfums de Guerlain<sup>4</sup>, seront toujours les attributions de celles qu'on appelait, en ces temps derniers, les *lionnes* de la mode, et qui, à toute époque, peuvent être indiquées sous la simple dénomination de *grandes dames*.

Ce sera donc pour ces dernières que vont apparaître les premières manchettes *Mazarin*, composées de très-hautes dentelles retombant sur la main, attachées autour du poignet, sous un bouillonné dans lequel est passé un ruban qui se noue sur le côté. — Ces dentelles flottantes, ces bouts de ruban qui voltigent ne pourront jamais se retrouver sur des mains vulgaires, et

<sup>1</sup> Boulevard des Italiens, 11. — <sup>2</sup> Passage des Panoramas, 17. — <sup>3</sup> Rue de la Paix, 7. — <sup>4</sup> Rue de la Paix, 11.



pourront être d'un tel prix, qu'elles feront, à elles seules, tout le luxe d'une toilette. — Selon que la manche de la robe sera plus ou moins longue, ces manchettes se placeront plus ou moins haut sur le bas du bras, et pourront même avoir une double rangée de très-haute dentelle superposée; elles sont attachées à une petite sous-manche qui doit disparaître sous la manche de la robe.

Ceci est tout à fait une mode de bon style et qui restera toujours bien portée, parce qu'elle deviendrait hideuse exécutée en tissu commun.

Indépendamment des manchettes en dentelle, qui se préparent chez Violard<sup>1</sup>, M<sup>me</sup> Payan<sup>2</sup> en dispose de charmantes en mousseline brodée au plumetis, qui doivent accompagner des cannezouts qui y sont assortis par leurs broderies et leur garniture.

Un genre de fichus charmants est celui qu'on peut appeler *Lamballe*; il se fait en mousseline brodée garnie de petite dentelle; — en taffetas de couleur, garni d'une chicorée pareille, — ou enfin en taffetas noir garni d'une ruche de petite dentelle. — La forme de ces fichus, très-dégagés du cou, produit une espèce de berthe par derrière qui se prolonge sur le devant en longs pans qui se croisent sous la gorge, et reviennent former un nœud à longs bouts flottants au bas du dos. — Cette coupe de fichu allonge beaucoup la taille; et un peu plus tard dans la saison, on comprend qu'elle sera très-jolie en velours noir porté sur des robes de taffetas de couleur.

Pour les eaux et pour les bains de mer, on porte force capuchons ou calèches en taffetas blanc, rose ou bleu, entouré d'une chicorée pareille, sous laquelle est attachée une voilette en tulle uni, qui garantit parfaitement le visage de l'air, ou peut se rejeter par-dessus le capuchon en retombant de chaque côté et en encadrant le visage avec une grâce charmante; ce voile étant assez long sur le côté pour se nouer sous le menton, comme ferait une écharpe qui serait posée sur le capuchon.

Pour les eaux encore, les plus jolis mantelets ou paletots sont en mérinos blanc légèrement ouaté et doublés de taffetas rose

ou blanc; pour cette destination, presque tous ces paletots ont leurs capuchons.

Pour les soirées qui ont lieu dans ces réunions, on fait beaucoup de robes en grenadine unie; celles toutes blanches à volants festonnés en soie blanche ou découpés à grandes dents entourées de quatre petites rangées, de toute petite ganse blanches ou soutache, sont excessivement jolies.

Les nœuds de rubans placés à bouts flottants de chaque côté des bandeaux, ou des chutes de feuillage, ou des fleurs des champs, qui semblent retenus de chaque côté du peigne pour retomber très-bas sur le cou, forment la plupart des coiffures adoptées dans ces soirées dansantes dont les toilettes tiennent le milieu entre les fêtes champêtres et les bals de salon.

Il n'est rien de plus joli, de plus comfortable pour la campagne, que les lits et généralement les meubles de fer, — surtout avec le degré de perfection qu'a atteint leur fabrication dans les ateliers de Dupont<sup>1</sup>. Non-seulement ils ont été réduits à la plus extrême légèreté, mais ils ont revêtu les formes les plus élégantes, les plus gracieuses, les plus originales. — Ainsi avons-nous remarqué à l'Exposition de l'Industrie un lit réellement magnifique. — Les côtés représentent une chasse admirablement composée et exécutée. — C'est une suite de délicieux bas-reliefs, de chevaux, de chiens, de cavaliers... : tout un poème, enfin. — Les petites figures sont modelées avec une grande délicatesse; elles ont du mouvement, de la grâce. — M. Dupont a ainsi rendu un double service en faisant faire un double progrès à l'élégance de l'ameublement et à l'industrie du fer.

## DOUZE VERS DE VOLTAIRE.

### I.

#### POURQUOI JE SUIS TRISTE.

Un élégant carrosse, sorti d'un hôtel de Berlin, traversa la ville, et, s'engageant dans la campagne, se mit à parcourir la

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 2 bis. — <sup>2</sup> Rue Vivienne, 15.

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3, 5.



route qui conduit à la forteresse de Spandau.

Cette voiture était occupée par deux personnes d'âge et de sexe différents : — un vieillard maigre, voûté, au regard perçant, au front élevé, aux lèvres minces, ironiques et pâles ; — une jeune dame toute rayonnante de beauté, de grâce et de distinction mélancoliques.

— Toujours l'air soucieux, baronne, dit le vieillard en la considérant avec attention.

— Que voulez-vous ! Je ne suis pas un grand homme comme vous, monsieur, enivré de gloire et de poésie... je n'ai pas des rois pour courtisans, une impératrice pour élève, et le monde pour admirateur.

— Vous avez mieux... une fortune...

— Immense, c'est vrai... Je suis jeune ; on me dit belle ; ma position est brillante ; j'aime et je suis aimée... et je n'ai pourtant, monsieur, que le masque du bonheur !

La jeune baronne garda un instant le silence, soit qu'elle hésitât à mettre le vieillard de moitié dans ses secrets, soit qu'elle voulût seulement rassembler ses souvenirs.

— Écoutez-moi, monsieur, et vous verrez que toutes les souffrances ne sont pas renfermées dans cette prison de Spandau, où vous allez chercher, vous, quelques pages à ajouter à vos admirables ouvrages ; moi, quelques misères à secourir... Il y a douze ans, au fond du riant village de Saint-Luce, vivait, en France, une humble famille, composée de trois membres : une jeune fille, sa tante et son père, honnête fermier, assez aisé pour ignorer les privations, assez pauvre pour espérer. Louise avait pour François Tournier, son père, une affection religieuse ; elle aimait en lui sa mère qu'elle n'avait pas connue. Un frère de François s'était établi à Aix-la-Chapelle ; son commerce avait prospéré ; il mourut dans le célibat, instituant le fermier François son légataire universel. Ce dernier dut quitter Saint-Luce pour aller recueillir à l'étranger une succession qui lui permettrait de doter richement sa fille. Cette séparation coûta bien des pleurs à Louise. Elle embrassa mille fois son père, l'accompagna plusieurs lieues dans la campagne, et revint à la ferme le cœur déchiré, car c'était la première fois qu'ils se

séparaient. Six semaines se passèrent ; six siècles ! L'époque indiquée pour le retour était arrivée. Louise se plaça sur une éminence qui dominait les environs, regarda longtemps aussi loin que ses yeux purent apercevoir, et ne quitta ce lieu solitaire qu'au moment où la nuit fut entièrement descendue sur la vallée... Un mois, deux mois, plusieurs mois s'écoulèrent sans apporter aucune nouvelle, sans calmer les terribles angoisses de la jeune fille. Ce qu'elle souffrit est inexprimable ! les roses de ses joues se ternirent ; le sommeil s'enfuit de sa couche, le sourire de ses lèvres. Sur ces entrefaites, un étranger de distinction qui voyageait en France, séjourna quelque temps dans une propriété voisine de la ferme ; cet étranger avait une de ces poétiques et nobles figures qui reflètent une âme généreuse. Il vit Louise par hasard, et l'aima pour ses souffrances avant de l'aimer pour elle-même.

— Louise, lui dit-il un jour, je vous aime ; mes regards vous l'ont certainement dit avant mes lèvres. Un événement funeste, mystérieux, incompréhensible, vous a privée de votre père... vous êtes malheureuse, isolée, sous la protection d'une tante affaiblie par l'âge, et qui ne saurait vous protéger contre les séductions auxquelles votre jeunesse ne peut manquer d'être exposée... Voulez-vous échanger cette petite métairie contre un palais ? Voulez-vous devenir baronne et porter mon nom ?...

— Vous le devinez, monsieur, Louise fut éblouie, moins, il est vrai, par l'appât du luxe et de la fortune, que parce qu'elle vit dans cette union brillante et inespérée le moyen peut-être de retrouver les traces de son père, de déchirer le voile qui recouvrait sa destinée. Mais, hélas ! cet espoir fut vain, ses efforts échouèrent ; elle eut beau multiplier les recherches, semer l'or, jamais le moindre indice ne vint jeter quelque clarté sur cette disparition inexplicable. Faut-il vous le dire ? Louise n'est autre que la baronne de B... ; c'est moi, monsieur... voilà pourquoi je porte sous la gaze et la soie, au sein du monde, dans le tourbillon des fêtes, un visage inquiet et préoccupé... Vous savez maintenant pourquoi je suis triste.



La voiture s'arrêta ; elle venait d'atteindre les murs crénelés de Spandau.

## II.

### IL Y A UN DIEU.

Le vieillard et la baronne parcoururent, l'un avec l'attention curieuse d'un observateur, l'autre avec les sympathies d'une âme naturellement compatissante, cette célèbre prison d'état, qui renfermait alors un nombre considérable de condamnés. Le tableau qu'offrait cette forteresse était bien propre à émouvoir l'imagination. En remarquant le frappant contraste de traits nobles et fiers, à côté de figures abjectes et dégradées, on devinait qu'une stricte justice n'avait pas présidé à tous les arrêts, et qu'il y avait dans cette prison autant de victimes que de criminels.

L'un des détenus, par son visage mutilé, son air souffrant et sombre, excita plus particulièrement l'intérêt des visiteurs. Le vieillard s'approcha de lui, et s'enquit du pays qui l'avait vu naître.

— La France, répondit le détenu de Spandau en levant vers celui qui l'interrogeait des yeux que la lumière n'éclairait plus. Depuis bien des années je pleure ici ma patrie et ma famille ! Quant à mon crime, ajouta-t-il avec une dignité calme et sévère, il est de ceux qui exigent la perpétuité du châtimement, car la condamnation d'un innocent est une flétrissure pour la justice.

La vérité a des accents qu'on ne peut imiter ni méconnaître ; le vieillard et la baronne s'assirent auprès du prisonnier, qui, allant au-devant de leur curiosité, reprit un instant après :

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du roi Frédéric-Guillaume, de ses fantaisies bizarres et de ses actes de cruauté... L'ambition de ce prince était d'organiser une armée composée des plus beaux hommes et des meilleurs soldats de l'Europe. Ses émissaires étaient répandus partout, en Autriche, en France, en Angleterre, entraînant sous les drapeaux prussiens tous les étrangers dont ils pouvaient tromper la crédulité... J'habitais alors la Bourgogne, dans une bienheureuse aisance, au sein de toutes les félicités domestiques... Mais lais-

sez-moi taire le bonheur que j'y goûtais. Pour les malheureux, les joies passées sont encore une souffrance !... Une affaire pressante m'obligea de quitter la France. Je partis avec regret, car un pressentiment repoussé par ma raison m'annonçait que je trouverais le désespoir où j'allais chercher la fortune. En effet, j'eus à peine posé le pied sur le territoire prussien, que je fus arrêté, et qu'on me conduisit à Potsdam, où, malgré mes protestations et mes menaces, on m'incorpora dans un régiment en qualité de simple soldat. Un mois après, je désertai. Repris presque aussitôt, je fus amené devant le roi. Pour le bien de la discipline, il me fit passer trente-six fois aux baguettes : tout sanglant, on me reconduisit en prison... Que vous dirai-je ? ce que j'aimais était en France !... Là, sans doute, on pleurerait ma perte, ma disparition, ma mort... Je m'enfuis de nouveau... de nouveau je fus arrêté, puis jeté à l'exécuteur. Cette fois, on me coupa le nez et les oreilles, et l'on me traîna ainsi mutilé à Spandau... Voilà bien des années, monsieur, que j'habite cette horrible prison, privé d'air, de soleil, et, qui plus est, d'espérance... Si la rage faisait mourir, mes souffrances seraient terminées... Au reste, vous pouvez le voir : les yeux s'usent à pleurer ; je suis aveugle !

— Infamie ! s'écria la baronne, qui, pendant ce récit, était restée pâle, curieuse, attentive, et suspendue, pour ainsi dire, aux lèvres du narrateur.

Un sentiment d'énergique mépris se lisait sur les traits expressifs du poète.

— Quoi ! se peut-il que Frédéric II n'ait pas désavoué les horreurs de son père, en vous rendant la liberté ?

— Hélas ! monsieur, en vain la reine douairière et l'ambassadeur Valory me recommandèrent à sa clémence, rien ne put toucher ce cœur de bronze, cette nature aride et glacée.

— Oh ! dit la tremblante voix de la baronne, que vous avez dû souffrir pendant ces longues années ! que de haines amères, de larmes dévorantes, de tourments infinis ! Mais, patience ! le ciel vous doit une réparation, et vous l'aurez, monsieur, car il y a un Dieu !

Ces accents avaient résonné comme une





25 Juillet 1849.

Barreau.

2450.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Coeiffure en dentelle des M<sup>lles</sup> M. Seguin, r. des Capucines, 5. Robe en tarlatanne brodée et  
 Cozarvée en mousseline des M<sup>lles</sup> de M. Payan, r. Vivienne, 13. Robe d'étoffe brochée, de la M<sup>lle</sup>  
 Gagelin, r. Richelieu, 93.*

Mess. S. A. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.







musique céleste aux oreilles du vieux forçat :

— Vous me faites croire aux anges, madame, mais je ne puis ni ne veux croire en Dieu. S'il existait, et qu'il eût permis les tortures dont j'ai été victime, ce serait la providence du mal, le génie de la perversité.

— Écoutez, dit le poète, qui semblait, depuis quelques instants, mûrir un projet dans son esprit. Frédéric ne saurait vous retenir ici plus longtemps. Le prince qui a réfuté Machiavel, l'auteur d'un poème sur l'humanité, l'émule et l'ami des philosophes, ne se donnera pas à lui-même un tel démenti... Je vais aller trouver le roi.

— Oh ! oui, n'est-ce pas ? murmura la baronne d'un ton suppliant.

— Je lui demanderai votre grâce...

— Vous ne l'obtiendrez pas, monsieur... Du reste, à quoi bon ? Me rendra-t-on la vue que j'ai perdue ? comblera-t-on le vide immense qu'ont fait autour de moi les années ? Non, monsieur, non... Songez à ce que je suis devenu... Regardez-moi... voyez cette tête chauve, ce visage qui n'a plus rien d'humain, ce corps débile, épuisé, prêt à tomber en débris ! Ma grâce, aujourd'hui, serait le droit de mourir sur le bord d'un fossé, au coin d'une borne, au lieu d'expirer dans un cachot, empoisonné par l'air de la servitude... Renoncez à un dessein généreux, mais qui vous causerait le regret d'inutiles sollicitations...

— Je compte réussir, pourtant...

— Après un ambassadeur et une reine... Mais qui êtes-vous donc, monsieur ?

— Je m'appelle Voltaire.

— Et moi, dit lentement la baronne, je me nomme Louise... baronne de B...

Le forçat ouvrit démesurément les paupières, comme s'il eût voulu percer l'impénétrable obscurité qui les enveloppait pour toujours :

— Louise ?... murmura-t-il d'une voix tremblante ; vous vous appelez Louise, madame ?

### III.

#### LA CLÉMENTE DE TITUS.

En sortant de la forteresse, Voltaire se jeta dans une voiture qui, après avoir parcouru avec une extrême rapidité les quel-

ques lieues qui séparaient Spandau de Sans-Souci, s'arrêta devant ce petit palais placé sur une montagne et à demi caché au sein de bouquets d'arbres que peuplaient les élégantes statues de Tassaër et de Balthazar Adam. Le poète traversa plusieurs appartements meublés avec une simplicité correcte, où se tenaient des pages, des heiduques, de vieux domestiques couverts d'habits presque aussi vieux qu'eux-mêmes, et, dans une chambre isolée, à l'extrémité du palais, il se trouva en présence d'un homme petit, maigre, presque difforme, gauche dans ses mouvements, gêné dans son maintien, vêtu d'un uniforme à parements rouges, à un des boutons duquel était attaché le ruban de l'Aigle-Noir.

— Oh ! vous voilà, monsieur Arouet ! dit Frédéric II en se soulevant dans son fauteuil. Vos tolérantes doctrines ont fait ici des prosélytes, et l'Opéra de Potsdam monte la *Clemenza di Tito* : c'est à votre intention, mon cher maître !

L'humeur du roi semblait bonne, l'occasion propice ; Voltaire la saisit. Il conta à Frédéric sa visite à Spandau, et employa toute la chaleur de son éloquence pour l'intéresser en faveur du malheureux prisonnier, puis, saisissant une plume, il traça ces vers devenus célèbres :

« Génie universel, âme sensible et ferme,  
» Quoi ! lorsque vous régniez, il est des malheureux !  
» Aux tourments d'un coupable il vous faut mettre un  
» Et n'en mettre jamais à vos soins généreux. [terme,  
» Voyez autour de vous les prières tremblantes,  
» Filles du repentir, maîtresses des grands cœurs,  
» S'étonner d'arroser de larmes impuissantes  
» Les maux qui de la terre ont dû sécher les pleurs.  
» Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence  
» Ce spectacle brillant où triomphe Titus !  
» Pour achever la fête, égalez sa clemence  
» Et l'imitiez en tout ou ne le vantez plus. »

— Votre improvisation est admirable, dit tranquillement Frédéric ; mais je ne suis pas un Titus, et des vers ne peuvent rien contre des lois.

A ce moment, la baronne, qui, grâce au rang de son mari, avait obtenu du gouverneur de Spandau quelques heures de liberté sous caution pour le vieux forçat, entra, soutenant le vieillard, qu'elle n'avait pas voulu quitter depuis sa visite à la forteresse. Frédéric regarda la belle et jeune baronne avec étonnement ; mais avant qu'il



eût pu faire aucune question, elle s'était agenouillée devant lui.

— Et moi aussi, s'écria-t-elle, je m'unis à M. de Voltaire... A mon tour, sire, j'implore la grâce de ce détenu; je viens vous dire : Au nom de la justice, au nom de votre gloire ! soyez humain, soyez miséricordieux !... Et ces paroles, je les redirai chaque jour, — dans la cour du palais, au milieu de vos soldats, — dans la salle du trône, au milieu de vos courtisans; — car ce prisonnier, sire, indignement mutilé, flétri par vos bourreaux, blanchi dans vos bagnes... ce prisonnier, c'est mon père !

— Je ne comprends rien à tout ceci, dit le roi au comble de la surprise.

— Oui, c'est mon père, sire, mon père que j'ai tant attendu, tant pleuré... Avant de devenir baronne, j'étais une simple paysanne franc-comtoise... on m'appelait Louise Tournier.

— Grand Dieu ! grand Dieu ! s'écria le vieillard, étendant les bras vers celle qu'il ne pouvait voir... Oui, c'est toi, Louise, c'est bien toi... Moi aussi, en t'écoutant parler, je me suis dit : « C'est la voix de ma fille ! » Je l'ai reconnue aux battements de mon cœur !

Frédéric resta pensif, et s'avançant vers le prisonnier :

— Votre captivité est finie, lui dit-il ; je vous rends la liberté ; mais vous ne quitterez jamais la Prusse. Méritées ou non, vos infortunes sont de celles qu'il importe de tenir secrètes, car, aux yeux du monde, la moindre injustice des rois passe pour un crime... La baronne et moi, nous tâcherons de vous faire oublier vos malheurs.

Le vieux forçat s'inclina ; une joie ineffable brilla sur son visage, où le sourire ne s'était pas montré depuis douze années ; puis, pressant la baronne contre son cœur :

— Oh ! tu avais raison, ma fille, il y a un Dieu !

BÉNÉDICT GALLET.

### **SALON DE 1849.**

(1<sup>er</sup> ARTICLE.)

Félicitons d'abord la commission d'avoir, une fois pour toutes, renoncé à envahir les galeries du Louvre, — ces galeries consacrées aux chefs-d'œuvre des grands

maîtres, et que l'on eût toujours dû respecter... N'a-t-on rien imaginé de plus barbare en effet que cette coutume de couvrir d'échafaudages de planches ces toiles admirées depuis des siècles ? — d'en priver ainsi, — et cela pendant des mois, — tous les étrangers, tous les amateurs, et surtout les artistes, à qui l'on enlevait ainsi leurs modèles et leurs études ? — Sans parler enfin des dégâts inévitables dans de pareilles manœuvres, car on s'est bien gardé de nous dire à chaque Salon les nombreuses toiles de maîtres, crevées, éraillées ou atteintes de foule d'autres avaries, plus ou moins graves ; et cependant c'est ce qui avait lieu tous les ans.

Ce n'est pas à dire pour cela que nous admirions fort la disposition de l'exposition de peinture et de sculpture de 1849 dans le palais des Tuileries ; tout au contraire ; mais c'est déjà progrès d'avoir renoncé au Louvre ; le progrès sera complet quand on aura su tirer un bon parti des Tuileries ou de tout autre local...

Cette fois, les tableaux sont disposés sans ordre, sans goût, dans les plus défavorables conditions de lumière et de perspective. — Enfin, et c'est là le mal le plus grand, on peut dire qu'il y a deux expositions, l'une dans les salons et les galeries du premier étage des Tuileries ; l'autre dans l'orangerie, sous l'ancienne galerie du Louvre. — Encore, si de l'une à l'autre de ces deux expositions l'on parvenait par des galeries quelconques, ou même une cour intérieure !... mais il n'en est rien ; il faut traverser, quelque temps qu'il fasse, pluie, grêle, tempête ou soleil africain, il faut traverser la moitié du jardin des Tuileries, et une interminable longueur de trottoirs sur le quai.

Voilà pour la disposition du Salon ; quant à son aspect général, il faut dire tout d'abord qu'il est peu brillant ; les portraits y abondent, et trop souvent quels portraits !... Les tableaux sont fort clair-semés, et le moyen qu'il en soit autrement ?... Comment voulez-vous que ces pauvres artistes aient bon courage à entreprendre de longues et grandes œuvres ? — Où voulez-vous que, par ces temps d'orages et de sombres préoccupations, ils trouvent ce calme, cette sérénité d'esprit que demandent essentielle-



ment les arts? C'est à tort que l'on viendrait évoquer le souvenir des artistes de l'Italie accomplissant des chefs-d'œuvre au milieu de la guerre civile. A travers toutes ces tempêtes, il y avait toujours des cloîtres et des palais où le génie des arts, calme et respecté, pouvait poursuivre son essor sans ces affreuses arrière-pensées de la misère, du froid et de la faim pour le lendemain.

On se tromperait d'ailleurs si l'on croyait que cette exposition représente le travail de l'année; il y a à ce Salon un grand nombre de ces tableaux que les artistes, toujours occupés de créations nouvelles, laissent dormir dans un coin de leur atelier; — il y en a même qui ont déjà été exposés au Louvre; aussi, peut-on prédire à coup sûr que l'année prochaine le Salon sera infiniment moins nombreux.

On pénètre par le grand escalier du château, et les tableaux sont rangés dans les salles et dans les galeries du premier étage. — Mais nous nous arrêterons au rez-de-chaussée pour admirer la ravissante statue du *Printemps*. Jamais cet Athénien, oublié parmi nous, et qui s'appelle Pradier, n'a plus fait preuve de goût, de science, d'habileté; — jamais il n'a reproduit avec plus de bonheur des formes jeunes, sveltes, délicates, élégantes. — Cette statue a ce grand mérite de présenter de tous côtés une gracieuse silhouette. — Le mouvement est plein de naïveté et de souplesse. — La tête est souriante, épanouie; les extrémités fines et bien attachées. — Enfin le marbre est taillé avec cette habileté de ciseau qui lui donne la transparence, la limpidité, la couleur, pour ainsi dire, de la chair.

M. Pradier a coloré les accessoires de l'ajustement, les bords et les draperies, les fleurs!... Cette bizarrerie est pleine d'originalité, mais il faut tout le goût, tout le tact de M. Pradier pour l'employer avec la sobriété convenable.

M. Lechesne est l'auteur d'un beau groupe; il y fait preuve de beaucoup de force, de talent, de hardiesse, mais il manque de style. — Quant à ses groupes d'animaux, nous n'hésitons pas à les dire superbes, d'une vérité, d'une perfection d'exécution admirables.

Nous passerons rapidement devant une longue série de bustes; nous nous arrête-

rons cependant devant une jolie statuette équestre de *Napoléon*, par M. le comte d'Orsay.

Et dans notre prochaine excursion, nous visiterons les galeries de tableaux.

L\*\*\*.

#### COURSE DE TAUREAUX A PARIS.

L'Hippodrome prépare au public parisien une surprise du ragot le plus piquant, une course de taureaux. Que les tendres cœurs se rassurent, il n'y aura pas une goutte de sang versé, personne n'en mourra, et, malgré l'apparence du danger, cette course sera assurément beaucoup moins périlleuse que la Croix de Berny, le saut des haies, le Char du Soleil et autres exercices qui n'alarment en rien la sensibilité bourgeoise.

Voici les détails que donne sur ce spectacle M. Théophile Gautier, qui décrit en même temps les représentations de ce genre auxquelles il a assisté en Espagne.

Ce sera une course de *novillos*, comme on dit en Espagne, avec toute la pompe et tout l'appareil d'une *corrida* sérieuse. Les cornes des taureaux, enveloppées de lanières de cuir et terminées par des boules rembourrées, ne leur permettent pas de faire de blessures; comme on leur a retiré leurs défenses naturelles, on ne se sert aussi avec eux que d'armes courtoises: les lances des picadores sont *mornées*, les banderilleros n'ont pour pointes que de petits hameçons, qui s'accrochent au cuir sans pénétrer dans la chair.

Si cette course n'a pas l'intérêt anxieux et poignant de la course à mort, elle permet aux banderilleros et aux capeadores, à l'abri de tout danger autre que celui d'une légère contusion en cas de non réussite, de faire des merveilles d'adresse et d'agilité; elle est beaucoup plus jolie à l'œil. On y risque des sauts et des passes dont on s'abstient lorsqu'un faux pas ou une retraite trop lente exposent à être éventré. Nous verrons là renouvelées toutes les prouesses d'el Americano, de l'étudiant de Falcès, de Pepo-Ilo, de Romero, de Montès et du Chiclanero, ces héros de la tauromachie, sans avoir à craindre plus pour ceux qui les exécuteront que les écuyers qui font des voltiges ou des cascades. On peut aussi en-



tremêler ces courses d'épisodes grotesques et réjouissants que les autres n'admettent pas.

Ce spectacle n'a donc rien qui pousse à la féroçité et accoutume le peuple à la vue du sang, — attendu qu'on n'y voit pas de sang. D'ailleurs, les Espagnols, qui assistent à des courses véritables et s'y intéressent beaucoup, ne nous ont pas paru plus barbares et plus cruels que les Français, privés de ce divertissement héroïque et primitif. La manière dont nous nous sommes comportés dans nos différentes révolutions et guerres civiles prouve que les vaudevilles et les opéras-comiques n'ont pas excessivement adouci nos mœurs.

La principale difficulté était d'amener les taureaux de si loin (ceux-ci viennent de la Navarre); car on dit qu'une fois sortis de la ganaderia, pâturage solitaire où ils vivent des années sans voir un passant, les taureaux s'effarouchent, prennent une espèce de nostalgie, et refusent de manger et même de boire, ce qui rend leur transport souvent impraticable, d'autant que ceux qui s'entêtent ainsi à dédaigner la nourriture sont d'ordinaire les plus sauvages et les plus braves. Des Espagnols *aficionados* et experts aux choses de la tauromachie, semblaient douter de la possibilité d'un pareil voyage. Il n'y a rien à dire contre un fait accompli.

Nous allons donc les revoir, ces charmants costumes si élégants, si charmants à l'œil, ces vestes fourmillantes de paillettes, de passequilles, de boutons d'or et d'argent, ces broderies sur toutes les coutures, ces monteras si coquettes, ces capes de taffetas aux couleurs brillantes que l'approche du taureau fait envoler comme des nuées de papillons, tout cet appareil si frais, si joyeux et si galant qui, en Espagne, tire un nouveau charme de son contraste avec une chose terrible; nous allons donc pouvoir nous faire, pendant une

heure, l'illusion d'être à Séville ou à Malaga, comme aux jours où nous faisons trente lieues à mulet dans les montagnes, pour ne pas manquer une course où Montès tenait l'épée.

Heureux temps déjà si loin, comme nous étions gais et fiers avec notre habit de majo tout brodé et constellé de boutons en filigrane, nos guêtres de Ronda, notre large ceinture de soie rouge, assis sur la couverture bariolée de notre monture! Que la mer était bleue le long de la route de Velez à Malaga et venait mourir doucement sur le sable en festons argentés! Quelle admirable transparence dans l'air, et quelle variété pittoresque dans les caravanes d'arrieros, dans les groupes d'amateurs à cheval qui se dirigeaient vers la course et faisaient de courtes haltes aux petites huttes où l'on vend de l'eau fraîche et de l'aguardiente! Et comme nous avions peur de ne pas arriver à temps, bien que nous eussions marché jour et nuit, et comme nous talonnions énergiquement notre mule pour obtenir de la bête rétive un pas plus allongé!

Mais aussi comme nous fûmes récompensé de nos fatigues et de notre station de cinq heures au plus ardent soleil d'août, pour avoir des places sur le devant, par les magnifiques estocades du héros de Chiclana, et les incroyables tours de force du vaillant taureau noir Napoléon, qui jeta par-dessus la barrière un picador avec son cheval, et dont la mort contestée causa presque une sédition dans Malaga!

L'Hippodrome, qui semble avoir été bâti exprès, et occupe, du reste, hors de la barrière de l'Étoile, une place semblable au Cirque de Madrid hors de la porte d'Alcala, ne nous rendra pas la réalité de ces beaux combats, mais il nous en fera voir l'image, et c'est encore beaucoup. Les *novillos* obtiendront un immense succès.

A ce Numéro est jointe la planche 2450.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.